

LE MAIRE ET SES MISSIONS DIFFICILES

(1961)

On ignore parfois que le maire doit remplir des missions pénibles qui, s'il n'est pas insensible, lui laisse des mauvais souvenirs. En effet, il doit aller annoncer aux familles de douloureuses nouvelles dues aux accidents ou à la guerre. Que mes lecteurs me pardonnent ces récits mais les faits rapportés m'ont beaucoup touché.

Un jeune Montbrisonnais, officier, moniteur pilote, avait disparu au cours d'un vol d'entraînement. Pour les parents très honorablement connus, c'était un coup terrible. Sa jeune femme attendait un enfant.

Quelques semaines après, je reçus la mission de remettre la Croix de Guerre à cette veuve éplorée. Il fut convenu que cette cérémonie aurait lieu à la mairie, en présence de quelques amis, une douzaine de personnes.

A l'heure dite, les quatre membres de la famille, le père, la mère, la soeur, l'épouse, prirent place en face de moi. Je les avais accueillis, osant à peine les regarder car j'imaginai trop leur chagrin.

Je commençai par lire la citation de ce brillant officier, les assistants debout, puis je crus bon d'ajouter quelques mots. Je sentis que mon émotion croissait rapidement. Les parents me regardaient intensément, tout près. Le père, avec sa couronne de cheveux blancs, avait l'âge du mien et semblait maîtriser son chagrin. Qu'aurait fait le mien à sa place ? Cette pensée me traversa l'esprit. Je percevais aussi que nous étions tous très émus. Ma gorge se serrait malgré mes efforts pour maîtriser cet émoi. La mère pleurait doucement... C'était trop, ma voix se bloqua et pendant quelques secondes de silence insoutenable, je me crispai, sous les regards infiniment tristes de ces braves gens dont, sans le vouloir, je ne diminuai pas le chagrin.

Avec peine, avec l'envie de pleurer, je repris la parole et remis rapidement la Croix, distinction dérisoire à côté du drame vécu.

Lorsque nous nous séparâmes, je sentis, au serrement des mains, qu'ils avaient compris que j'avais, un instant, partagé leur peine.

Puis vint le temps de la guerre d'Algérie qui, comme celle d'Indochine, touchait peu les familles qui n'avaient pas un des leurs mobilisé. Mais les maires avaient une tâche difficile, celle d'annoncer la mort d'un fils...

Après tant d'années, l'oubli est venu. Malheureusement pour moi, je garde le souvenir de quelques mauvais moments. Était-il utile de les évoquer ? Il me semble qu'en les racontant l'intensité du souvenir de ces drames humains s'affaiblira dans mon esprit et prépare leur apaisant oubli.

Nous étions invités, ma femme et moi, chez Monsieur le Receveur des Finances qui savait que mes conflits avec son administration n'altéraient pas la qualité des relations personnelles. Nous nous apprêtions à passer un bon moment quand on m'appela de la mairie : un télégramme annonçait un malheur, je devais d'urgence prévenir la famille qui habitait à peine à cent mètres

de là. Je m'excusai auprès des hôtes et partis en me préparant, pendant quelques instants, à une entrevue pénible. Je sonnai. La mère de l'aviateur, dont l'avion s'était écrasé à l'atterrissage, m'accueillit étonnée, puis après quelques secondes, ouvrit de grands yeux bientôt pleins de larmes. Son mari arriva et comprit aussitôt le sens de cette visite, mais ils me parurent tous deux plus solides dans leur détresse que je ne l'avais supposé. "Il est mort pour la France" dit le père avec dignité et il me demanda quelques détails que je ne pouvais fournir. Leur image me resta en souvenir pendant des années. Je crois que ce jour-là, malgré l'amabilité de mes hôtes, j'ai totalement manqué d'appétit.

Mais la guerre durait. Je souhaitais ardemment que les télégrammes soient rares et m'épargnent une tâche difficile. J'étais trop sensible. Quelques mois encore... et un autre arriva. Un sous-officier et ses hommes avaient été atteints par un feu qu'ils avaient allumé imprudemment. Le vent avait brusquement tourné (je crois me rappeler de ces faits).

Je me rendis donc au domicile du père de ce chef de section, révisant toutes les formules à utiliser pour annoncer la mauvaise nouvelle qui provoquait un grand chagrin... Je trouvai un homme âgé, assis près d'une table. Il ne me connaissait pas et resta indifférent à mes premiers propos. J'étais un visiteur, comme d'autres voisins. Néanmoins, j'annonçai avec beaucoup d'hésitation le décès de son fils. Il ne réagit pas et j'en fus désemparé. Je répétais donc le contenu du télégramme. Il ne me parut pas affecté et en tout cas n'exprima aucun sentiment. Au moment du départ, il me demanda... s'il pourrait toucher l'argent du carnet de caisse d'épargne de son fils. Je fus complètement abasourdi. J'ai pensé sur le moment qu'il n'avait pas encore compris et aussi qu'il avait beaucoup de chance d'être très âgé et que j'ai les mains vides... Je me suis peut-être trompé sur ce pauvre homme.

Malheureusement, je dus encore accomplir une autre démarche, celle-ci bouleversante. On me téléphona à mon domicile : un jeune que je connaissais bien, ainsi que ses parents, avait été tué dans un combat. Je décidai de suite d'aller prendre connaissance du télégramme en faisant un petit détour et passer devant la maison paternelle pour, au retour, ne pas me tromper.

La rue était déserte. J'étais à quelques trente ou quarante mètres du seuil de la maison. La mère allait sortir. Elle me vit et poussa un cri et rentra précipitamment : elle avait deviné, car je le sus plus tard, mortellement inquiète, elle m'avait supposé porteur d'une mauvaise nouvelle. Arrivé à la mairie, je demandai au concierge - qui connaissait parfaitement le père - d'aller le chercher avec tact. Il arriva de suite dans mon bureau. Je fus dans l'admiration. Cet homme modeste m'écouta très calmement. Où puisait-il cette force pour apprendre ainsi la nouvelle de la mort de son fils unique avec une telle dignité ? J'ai fréquenté des centaines de camarades ou de citoyens de toutes conditions, beaucoup aux situations enviées, mais je n'avais pas encore trouvé un homme simple dont la tenue réservée avait quelque chose d'extraordinaire. Je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir encore mieux apprécié. Quel courage réconfortant ! Merci Monsieur B...

La guerre finie... le monde pensa à d'autres drames. Mais j'aurai quand même payé bien cher le pouvoir de déléguer cette mission auprès des familles. Peut-être ignore-t-on ainsi que la tâche du maire ne se limite pas à présider une réunion du conseil ?

André Mascle

[*extrait de Village de Forez n° 51, janvier 1995*]